Déambuler à travers les histoires

Le passé historique (re)vu dans les présents de deux visiteurs d'expositions consacrées à la Grande Guerre

MEMU Working paper n°5

Sylvain Antichan & Jeanne Teboul, Labex « Les passés dans le présent »

Dans les discours des représentants de l'État, de collectivités territoriales comme de nombreuses institutions patrimoniales, l'exposition d'histoire est considérée comme un vecteur de mémoire et comme un outil d'éducation à la citoyenneté. L'acculturation au passé serait susceptible de produire des effets sur le présent et sur le devenir.

A l'épreuve du terrain, s'observe pourtant une diversité des appropriations sociales du passé et une pluralité d'échos entre l'histoire exposée et les présents de ses visiteurs. Ce court texte, issu d'une communication présentée au 2ème atelier de recherche franco-britannique « Delving back into the past to look into the present and future » / « Explorer le passé pour interroger le présent et le futur »[1] propose une brève exploration de l'étendue des spectres d'interactions entre le passé historique et le présent biographique, à partir des pratiques et représentations de deux visiteurs. Dans le premier exemple, le présent semble indissociable du passé ; dans le second, on peut se demander si l'histoire prend une place dans la visite d'un musée d'histoire. Ces deux entretiens suscitent des interrogations : comment le passé entre-t-il en résonnance avec le présent des visiteurs ? Qu'est-ce qui, dans ce passé, est actualisé dans leur présent ?

[1] Atelier organisé par le programme « Care for the Future : Thinking Forward through the Past » et le Labex « Les passés dans le présent : histoire, patrimoine, mémoire », 22 et 23 avril 2015, Royal Society, London, UK.

« Quand la petite histoire rejoint […] la Grande Histoire »

Portrait de Daniel

Le 28 juin 2014, nous rencontrons Daniel, un visiteur de l'exposition « Eté 14. Les derniers jours de l'Ancien monde », présentée à la Bibliothèque nationale de France. Daniel est venu seul visiter l'exposition. Fonctionnaire de police, il est âgé de 50 ans, est célibataire sans enfant et réside à Paris. Il a repris des études « tardivement » selon ses termes et est aujourd'hui titulaire d'une licence de lettres. Notre entretien dure 30 minutes.

Dans le discours de Daniel, un lien est immédiatement établi entre les temporalités passées et présentes. L'idée que le passé aurait le pouvoir d'éclairer le présent apparaît quasiment comme une évidence : la « connaissance du passé » permet selon lui « de mieux comprendre les mécanismes actuels », une idée qu'il formule à plusieurs reprises. Pour lui, tout se passe comme si les « leçons » présentes à tirer du passé étaient immédiatement lisibles, explicites, claires.

Pourtant, pour d'autres visiteurs, le passé exposé reste opaque, insaisissable, « lointain » et ne parvient pas à résonner dans le présent, à dire quelque chose *sur* ou *pour* ce présent. Etablir des liens entre le passé exposé et le présent vécu, comme le fait Daniel, ne va donc pas de soi. Qu'est-ce qu'implique cette façon de « faire parler » le passé dans le présent ?

La première hypothèse que l'on peut formuler concerne l'intelligibilité de ce passé et l'acculturation préalable à l'histoire. Ainsi, l'aptitude à identifier des « leçons » présentes du passé pourrait dépendre de la connaissance (antérieure) de ce passé.

Dans le cas de Daniel, comme pour la majorité des visiteurs rencontrés, l'exposition ne constitue pas le premier point de contact avec l'histoire de la Première Guerre. La visite fait écho à des savoirs acquis au cours de socialisations antérieures. Ces ressources éclairent la visite et sont largement mobilisées au cours de l'entretien. Daniel m'explique ainsi qu'il avait déjà visité une autre exposition sur la Première Guerre mondiale, qui présentait des photographies de Paris. Durant sa visite de l'exposition de la BnF, il a d'ailleurs particulièrement apprécié certaines photographies présentées : celle « de la joie des gens au départ, [des] premiers trains en partance *[vers le front]* », celle où l'on voit le « ramass[age] des cadavres ». Les savoirs acquis sur la Grande Guerre proviennent aussi d'autres pratiques culturelles : ainsi, Daniel fait référence à plusieurs documentaires télévisés, visionnés récemment. Son imaginaire est également façonné par des films de fiction qui servent de

ressources disponibles pour raconter son expérience. En parlant de sa visite il me dit : « on voit presque l'officier en blanc avec son pistolet qui est en tête », « ça rejoint l'image du film *Les sentiers de la Gloire »* de Stanley Kubrick.

On voit bien ici comment ces connaissances fonctionnent comme des prismes à travers lesquels l'Histoire est visionnée et interprétée. Finalement, la visite parvient à faire sens dans la mesure où elle entre en cohérence avec d'autres socialisations.

Mais ces conditions, nécessaires à l'appropriation de l'histoire, ne sont pas à nos yeux suffisantes.

Depuis qu'il est petit, Daniel se fait raconter la Seconde guerre mondiale par sa mère, aujourd'hui âgée de 81 ans et décrite comme un « témoin vivant » de cette période. Evoquer l'histoire de sa mère fait naître chez lui une émotion particulière. Il se dit « touché » et l'on sent qu'il entretient à cette mémoire familiale un rapport intime et sensible.

Lorsqu'il retrace avec moi ces récits maternels, on perçoit qu'aux anecdotes intimes (« pour ma mère qui était dans ce petit village breton, elle s'embêtait et à 10-12 ans elle a vu les premiers américains, les premiers noirs, premiers chewing-gums, première cigarette fumée, premier morceau de chocolat… ») se mêlent les événements historiques (la réquisition des animaux par les soldats allemands, les actes de sabotage par les résistants, la tonte des femmes à la libération…).

Dans son discours, la « Grande histoire » (l'histoire officielle et politique, celle des « Grandes figures » qu'il mentionne, comme le Maréchal Joffre, les « Présidents », « Rois » et « dirigeants ») ne s'oppose pas aux petites histoires mais l'on observe une articulation de l'une et de l'autre[2]. Les échelles s'imbriquent, s'interpénètrent comme le suggèrent ses mots :

> « Donc la petite histoire rejoint l'histoire nationale, c'est-à-dire que dans la grande histoire, il y a un mélange ! Ce qui est valable dans l'histoire nationale, ce sont des phénomènes qui se sont passés… »

Cette conception imbriquée des histoires est perceptible à de nombreuses reprises lorsque Daniel répète que « tout est lié », comme si les destins individuels étaient indissociables de l'histoire nationale et réciproquement.

[2] Déloye Yves, "National Identity and Every Day Life", Breuilly (J.), ed., *The Oxford Handbook of the History of Nationalism*, Oxford, Oxford University Press, 2013, p. 615-631. Antichan Sylvain, « Penser le nationalisme ordinaire avec Maurice Halbwachs », *Raisons politiques* 1/2010 (n° 37) , p. 17-26.

Ce sont les « petites histoires » qui provoquent l'émotion de Daniel et l'on comprend à l'écouter que celles-ci permettent d'accéder à la « Grande » histoire. C'est parce qu'il a été « sensibilisé » à l'Histoire de la Seconde Guerre qu'il se dit aujourd'hui « fasciné » par cette période.

Un mécanisme similaire s'observe à propos des différentes échelles d'appartenance. Au cours de sa visite, Daniel a porté une attention toute particulière aux quelques rares documents qui font référence à sa région d'origine, la Bretagne : « j'ai vu en regardant la fin de l'exposition qu'il y avait les archives de département, dont les Côtes d'Armor d'où je suis issu ». Cette manière de visionner le passé est fréquente chez lui. Au sujet d'une exposition sur les Justes qu'il a visitée récemment, il raconte avoir « épluché » un document et s'être aperçu « qu'il y avait des gens de Saint-Brieuc *[la commune dont il est originaire]* qui avaient sauvé… ». Il conclut : « on est touché ! ».

La mention de ces documents montre combien les appartenances des visiteurs (ici l'appartenance locale, territoriale), orientent le visionnage du passé. Retrouver une partie de soi dans l'exposition provoque donc une émotion particulière chez Daniel. Cette reconnaissance de soi dans l'Histoire exposée ouvre la voie à l'identification et permet une plus grande proximité avec le passé comme il le dit : « c'est national et en même temps, ça rapproche ! ».

Tandis que le modèle de citoyenneté « à la française » a longtemps pensé les appartenances « secondaires » et notamment locales comme des « menaces », des entraves pour l'acquisition d'un sentiment d'appartenance nationale[3], on observe ici un mouvement inversé : c'est *à travers* ces appartenances locales, particulières, spécifiques que se façonne une appartenance nationale, voire européenne. Ainsi, à la fin de l'entretien lorsque je lui demande quelques informations générales sur lui et notamment sa nationalité, il me répond : « française. J'allais dire bretonne mais non ! C'est française ! ».

Cet entretien montre l'une des formes que peuvent prendre les appropriations sociales du passé. Ici, l'appropriation se réalise suivant un double mouvement de décomposition puis de recomposition du passé. Décomposition car la Grande histoire (celle des livres et des Grandes figures) est comme fractionnée en petites histoires, en histoires singulières et intimes

[3] DÉLOYE Yves, Sociologie historique du politique, Paris, La Découverte, 2003 [1ère éd. 1997], pp. 70-72. Plus largement, BRUBACKER Rogers, Citoyenneté et nationalité en France et en Allemagne, Paris, Belin, 1997 ; LECA Jean, « Individualisme et citoyenneté », in, BIRNBAUM Pierre et LECA Jean (dir.), Sur l'individualisme. Théories et méthodes, Presses de la FNSP, 1986, pp. 167-171.

qui font sens pour Daniel, dans lesquelles il reconnait une partie de lui-même. Recomposition car les fils de ces appartenances particulières sont finalement cousus ensemble et parviennent chez lui à produire un discours global, avec une forte dimension civique.

Visiter un musée d'histoire sans voir le passé : le musée d'histoire entre souvenirs de la visite et « sensations fortes »

Portrait d'Inès et de Julien

A différents moments durant cet entretien, Daniel évoque le « futur ». Quand il évoque le « futur », c'est d'abord en pensant à l'effet que peut produire une telle exposition sur les « enfants » et les « adolescents ». Pour lui, un tel dispositif peut « aider à ce que cette mémoire soit perpétrée, transmise ». Les jeunes seraient alors « touchés » par cette histoire. Ils peuvent même « en revenir autrement ».

Il est certain que cette croyance participe à l'expérience de visite propre à Daniel. Toutefois, nous aimerions revenir ici sur la consistance spécifique de la visite effectuée par deux adolescents.

Les adolescents en question sont deux cousins. Julien, est né en 1999, Inès est née est 1995. Ensemble, ils ont visité le Musée de la Grande Guerre du pays de Meaux. Comme le dit Inès, ils n'étaient pas « très motivés » pour réaliser cette visite. En effet, ils n'ont pas l'habitude de fréquenter les musées. Ils sont issus de milieux plutôt modestes ou, du moins faiblement dotés, en ressources culturelles[4]. Ils sont venus au musée avec la mère d'Inès, contraints par la mère d'Inès. Par contre, ils sont réalisé leur visite de façon autonome, toujours à distance des parents. L'entretien a été réalisé en l'absence de la mère. Il a duré 45 minutes.

Pour comprendre cette visite, il faut saisir un élément qui la distingue fortement de celle réalisée par Daniel. Ce dernier ne cesse de tisser des liens entre le contenu exposé et ses différents cercles d'appartenance : la visite entre en résonnance avec son intérêt pour le politique, avec son histoire familiale, avec son histoire locale, avec des références diffuses.

[4] Plus précisément : Inès est en troisième. Elle réside à Rosny-sous-Bois. Son père est employé à EDF et sa mère est infirmière. Son père est musulman et sa mère chrétienne mais, elle-même, n'est pas pratiquante. Elle ne s'intéresse pas à la politique. Julien est en BTS pour devenir technicien supérieur dans le bâtiment. Il réside en Guadeloupe. Son père est gérant d'une entreprise spécialisée dans le béton et sa mère est infirmière. Il se définit comme « catholique non pratiquant » et « plutôt de droite ».

Au contraire, les deux adolescents ont le sentiment que le musée n'est pas fait pour eux[5]. Inès dit ainsi « je pensais qu'il n'y aurait que des personnes âgées », que « des vieux ».

Mais le fait le plus significatif est autre. Cela pourrait sembler être un détail, mais ces individus ne veulent pas parler de leur visite à leurs proches. Julien, plus âgé, a bien essayé la veille de dire à ses amis qu'il allait visiter le musée de la Grande Guerre, mais ses amis ont rigolé. Il ne veut donc plus en parler avec eux. Pour Inès, c'est certain : elle se refuse d'évoquer cette visite avec ses amies (« c'est pas trop leur délire »). Or, de nombreux « jeunes », pour peu qu'ils soient interrogés en l'absence de leurs parents, tiennent des propos similaires. L'activité demeure isolée. Elle ne peut être ni évoquée, ni valorisée ni remémorée auprès des amis, c'est-à-dire auprès du groupe le plus significatif à leurs yeux.

Comment ce silence se concrétise-t-il dans leur pratique ?

Au moins pour Inès, quelques instants après sa visite, elle semble déjà avoir oublié le contenu de l'exposition. Elle n'a pas prêté attention à l'allure générale du bâtiment, elle ne se souvient pas, ne serait-ce que vaguement, du contenu exposé dans les premières salles, elle ne se souvient pas du contenu des films visionnés[6]. Même plongée dans le noir, face à un film, dans une salle dont elle ne peut sortir, Inès ne se souvient pas du contenu projeté :

> « J'étais pas non plus concentrée sur ce qui était projeté mais enfin ça m'intéresse pas trop. »

Et quand son cousin évoque les images d'Hitler incorporées dans ce film, elle s'étonne, elle ne les a pas vues. Elle conclut « en fait moi je me suis pas intéressée ».

Mais si elle ne se souvient pas, c'est aussi parce qu'elle manque de repères pour verbaliser son expérience, pour reconstruire le contenu historique de l'exposition. Elle

---

[5] Un tel sentiment est largement partagé par les individus qui ne fréquentent qu'exceptionnellement les musées, que ces publics occasionnels soient « jeunes » ou peu dotés en capitaux culturels. Sur ce point, notamment : BARTLETT Allison, KELLY Lynda, *Youth audiences : Research summary*, Australian Museum Audience Research, 2000 ; GHEBAUR Cosmina, « Le non-public à l'œuvre. Ethnographie d'une sortie au musée du Quai Branly avec le centre social », *Sociologie de l'art*, 1 (OPuS 22), 2014, pp. 191-219 ; HOOD Marylin, « Staying away : Why People choose not to visit museums », *Museum News*, 61 (4), 1983, pp. 50-57 ; OCTOBRE Sylvie, « Les 6-14 ans et les équipements culturels : des pratiques encadrées à la construction des goûts », *in*, DONNAT Olivier, TOLILA Paul (dir.), *Le(s) public(s) de la culture. Politiques publiques et équipements culturels*, Presses de Sciences Po, Paris, 2003 ; ORTEGA VILLA Luz Maria, « "Non-publics" of legitimized cultural goods. Who are they ? », *Loisir et Société*, vol. 32, n°9, 2009, pp. 123-145 ; POLI Marie-Sylvie, ANCEL Pascale, *Exposer l'histoire contemporaine. Evaluation muséologique d'une exposition : Spoliés ! L' « aryanisation » économique en France 1940-1944*, Paris, DILA, 2014, p. 75.

[6] Sur l'attention souvent distraite des visiteurs : ROBINSON Edward S. « The Behavior of the Museum visitor », *Publication of the American Association of Museum New Series*, n°5, 1928 ; ROBINSON Edward S., « Exit the Typical Visitor », *Journal of Adult Education*, 3 (4), 1931, pp. 418-423 ; PASSERON Jean-Claude, PEDLER Emmanuel, *Le temps donné aux tableaux : compte rendu d'une enquête au Musée Granet*, Marseille, CERCOM/IMEREC, 1991 ; PASSERON Jean-Claude, *Le raisonnement sociologique*, Paris, Albin Michel, 2006 [1ère éd. 1991], pp. 421-423.

manque de mots adéquats pour s'exprimer. Après de longues hésitations, par exemple, elle utilise le terme de « légion » par désigner les armées de 1914. Or, ce terme de « légion » est plus souvent affilié à l'antiquité romaine. Finalement, « Hitler » est la seule référence historique qu'elle cite, qu'elle manipule avec un peu d'aisance.

Cette attitude n'est pas que passive. L'évitement de l'histoire constitue bien un mode d'appropriation de l'histoire. On le perçoit très bien dans son rapport aux différents jeux disposés au sein du musée. Les jeux sont censés favoriser l'appropriation de l'histoire par les « jeunes ». Or, elle ne retient pas le contenu historique des jeux. Elle ne retient que leurs règles et surtout qui a gagné, entre elle et son cousin. Les jeux constituent ici un moyen d'éviter l'histoire, de sortir du musée, de se soustraire à son contenu.

On peut alors se demander ce que deviennent les rapports entre passé et présent durant cette visite. Ils prennent au moins deux figures.

Cette jeune fille n'est pas amnésique. Elle se souvient très bien de sa visite. Mais elle se souvient d'autres choses que de son contenu historique. Au cours de l'entretien, Inès revient très souvent sur les propos échangés avec son cousin. Par exemple, « on a parlé de ça », « on parlait de… », « on pensait que… » « tu m'as dit que… ». La visite fait d'abord sens comme un moment de sociabilité[7] avec son cousin. Une telle considération entre beaucoup plus dans ses préoccupations. Il s'agit d'un moment de convivialité entre pairs. Il s'agit donc d'un moment beaucoup plus valorisable et racontable avec les amis.

L'histoire nationale n'est pas l'objet même du souvenir. Ce serait plutôt son cadre spatial. Finalement, l'histoire devient le cadre des souvenirs biographiques. Elle se rappelle du musée d'histoire dans la mesure où il lui permet de reconstruire le groupe qu'elle forme avec son cousin[8].

Dans ces interactions, certaines portions de l'histoire sont quand même appropriées.

---

[7] Sur la sociabilité au musée, notamment : DIERKING Lynn D., « Family museum visitors », *in*, BORUN Minda, CLEGHORN Ann (eds.), *Research on families in museum*, Washington DC, American Association of Museums, 1997 ; JONCHERY Anne, VAN PRAËT Michel, « Sortir en famille au musée : optimiser les négociations à l'œuvre » *in*, EIDELMAN Jacqueline, ROUSTAN Mélanie, GOLDSTEIN Bernardette (dir.), *La Place des publics. De l'usage des études et recherches par les musées*, Paris, La Documentation française, 2007, pp. 147-159 ; NIQUETTE Manon, « La sociabilité au musée : un point d'ancrage pour l'évaluation des stratégies communicationnelles de la diffusion publique des sciences », *Public et Musée*, vol. 6, n°6, 1994, pp. 119-128.

[8] Nous nous inspirons ici de la sociologie de la mémoire de Maurice Halbwachs, notamment, HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel, 1997 [1ère éd. 1950].

Le garçon a particulièrement été attiré par les archives vidéo, notamment, les films montés à partir des images d'époque, ceux consacrés à « Verdun » ou encore aux « blessés ». Et, en fonction des enthousiasmes de son cousin, Inès a pu aussi s'intéresser à ces éléments.

On retrouve ici un élément extrêmement récurrent dans les propos tenus par tous les visiteurs. Le plaisir éprouvé est celui de rencontrer des objets « authentiques » des traces réelles du passé. Julien dit « les images sont des images réelles ». Selon lui, ces images montrent des choses « vraies ».

Mais la spécificité de ces visiteurs tient dans les expériences présentes auxquels ils rattachent le visionnage de cette histoire. Ces films sont vus par le prisme d'au moins deux références. Il s'agit, d'une part, des films d'horreur et, d'autre part, d'une soirée qu'ils ont passé récemment tous les deux. Il y a peu de jours, ils se sont amusés à pénétrer illégalement dans un cimetière la nuit. Ils se sont amusés à se faire peur. C'est à partir de ces expériences que le garçon commente son visionnage des films d'archives :

> « J'aime bien quand y a des choses qui me font peur. *[En voyant les films du musée]* tu te dis que voilà ce ne sont pas des acteurs. Ce sont des gens qui sont vraiment morts, qui se sont fait filmés en train de mourir. […] parce que tous les films qu'on voit aujourd'hui c'est… c'est… c'est des acteurs, c'est pas […] C'est, ce sont des sentiments joués. C'est pas des vrais sentiments mais là toutes les images sont des images réelles, des gens qui pleuraient parce qu'ils étaient vraiment peinés. […] c'était des sentiments vrais, pas des sentiments joués […] c'est pourquoi j'ai aimé les sensations qu'ils donnaient dans les films. C'était des sensations fortes. »

Inès aussi a été attirée par ces images. Elle dit, avec enthousiasme, « ça m'a donné le frisson ».

L'intérêt pour l'histoire n'est pas un intérêt pour une époque, pour un événement, ce n'est pas un intérêt pour le passé. C'est d'abord ici une attirance pour une excitation éprouvée dans d'autres activités, le plaisir de se faire « peur ». Mais, l'histoire ajoute aussi quelque chose par rapport à ces expériences ordinaires. Nous pourrions dire, l'histoire c'est réel et c'est lointain.

C'est réel, ce n'est pas une fiction, ce n'est pas un jeu d'imagination. En ce sens, l'histoire permet d'accéder à des « sensations » plus « fortes ». Ce serait d'une certaine manière un film d'horreur en vrai.

Mais, et là, j'interprète, c'est un réel passé. C'est un réel renvoyé à une période qui semble floue, lointaine. En ce sens, l'histoire permet de visualiser des souffrances. Plus

encore, elle permet de s'enthousiasmer pour des souffrances. Or, un tel enthousiasme serait beaucoup plus difficile, au moins à verbaliser, pour des périodes plus actuelles.

Sur cette même base, le cousin et la cousine réagissent différemment. Leurs réactions sont même caricaturalement genrées. Le discours de Julien demeure constamment neutre. Il ne dit jamais qu'il a été touché, il ne compatit jamais à la souffrance endurée par ces individus. Au musée, il met en scène une forme d'insensibilité virile. Il montre qu'il peut visionner de telles horreurs sans jamais défaillir. Au contraire, Inès, tout en évoquant l'excitation procurée par ces images, se dit régulièrement « peinée ». Elle développe, en peu de mots, une empathie pour les combattants et les victimes, une sensibilité à la souffrance d'autrui. Finalement, ils ne sont pas loin de thématiques civiques ou politiques rattachées à l'histoire. Mais, justement, ils n'entrent jamais pleinement dans ces rhétoriques.

L'entretien mené avec ces jeunes est à bien des égards surprenant dans la mesure où ces visiteurs n'endossent pas la rhétorique classique ; finalement cet entretien éclaire en creux cette rhétorique classique. En effet, dans la plupart des entretiens réalisés, on retrouve une même figure : l'histoire est importante, le passé éclaire le présent.

Un tel résultat nous semble en partie lié au cadre normatif. Ce cadre normatif renvoie tout autant à l'exposition elle-même qui tend à valoriser certains rôles sociaux qu'à la situation sociale spécifique de réaliser un entretien avec un chercheur.

Pour autant, cela ne veut pas dire que les propos tenus par ces visiteurs ne sont pas sincères. Prenons une analogie : pour un deuil, on prononce tous quasiment les mêmes mots, que l'on soit bouleversé par le décès d'un proche, qu'on en soit attristé ou alors que l'on cherche seulement à être poli[9]. C'est la même formulation instituée qui abrite des significations hétérogènes, des investissements pluriels, des sentiments contrastés. S'ils disent tous que le passé éclaire le présent, ce ne sont ni les mêmes passés ni les mêmes présents dont il est question pour eux.

[9] Cette interprétation du langage du deuil est issue de PASSERON Jean-Claude, « Mort d'un ami, disparition d'un penseur », *Revue européenne des sciences sociales*, XLI-125, 2003, p. 78.

Ces passés et ces présents valorisés sont conditionnés par leurs « genres de vie »[10], par leurs appartenances, par la façon dont s'articulent les différentes sphères sociales auxquelles ils se rattachent.

Finalement, s'il fallait dégager l'effet le plus général que produirait la visite d'une exposition, on pourrait dire qu'elle tend plutôt à renforcer les convictions, les croyances, les rôles sociaux préalables des visiteurs.

[10] La notion est empruntée à Maurice Halbwachs. HALBWACHS Maurice, *Les causes du suicide*, Paris, PUF, 2002 [1ère éd. 1930], pp. 375-376 ; *Esquisse d'une psychologie des classes sociales*, édition électronique par Jean-Marie Tremblay, 2002 [1ère éd. 1938].